

On this basis, it would be possible to determine whether there was a Byzantine specificity and, in the case of a positive answer, to identify it. And - to quote but a few among the questions to be studied - it is indispensable to analyse the data resulting from previous examination in a specific medical perspective.

Works like those will surely not be definitive, since primary sources have still to be researched. But, in the meantime, they will propose a renewed approach, the conclusions of which could be submitted to further revision, in an evolutionary perspective of research.

A renewed approach is precisely what we propose here, with 18 essays, which focus on four themes: medical knowledge, structure and techniques; diseases and health problems; books, libraries and scientific imagery; circulation of ideas, influences on Byzantium and legacy of Byzantium. The contributions have been grouped in two parts, the first dealing with health problems and medical answers, and the second with medical culture and scientific exchanges. Each part is introduced by a synthetic essay, a general presentation of Byzantine history during the period studied here, for the first one, and an overview of the circulation of ideas in the Byzantine World, for the second.

The diversity of the approaches (codicology, philology, history of the book, general history, medicine, chemistry, history of ideas and of scientific illustration, Ottoman and Hebrew studies) aims to reflect the complexity of the process under consideration. It suggests that inter- and trans-disciplinary study is necessary, not only to cope with Byzantine medicine, but also - if not above all - to perceive it in all its aspects.

After all, Byzantine medicine lasted more than one millennium and received a large spectrum of data of all kinds, assimilated in a specific and original way, precisely during the period 10th c. - 1453.

We are very grateful to Prof. Guglielmo Cavallo for his strong support.

Thank-you also to Dr. Daniele Bianconi for the revision and correction of the Greek texts.

Articoli/Articles

HISTOIRE DE BYZANCE DU X^e SIECLE À 1453

INTRODUCTION

ELISABETH MALAMUT
CNRS, Paris, F

La période macédonienne (867-1056)

L'expansion

L'histoire de l'empire après le rétablissement des images marque l'apogée de Byzance. À l'extérieur, les succès militaires font de l'empire une puissance inégalée depuis des siècles tandis que les succès des missions d'évangélisation dans les pays slaves permettent une expansion de la culture byzantine dont on a maintes traces encore aujourd'hui.

Le règne de l'empereur Michel III, avant le règne de Basile I (867-886), fondateur de la dynastie macédonienne, est précurseur de ce grand souffle conquérant aussi bien par la brillante victoire du général Pétronas sur les Arabes en 863 que par l'activité de christianisation du Patriarche Photius. Des missionnaires furent envoyés en Russie, en Moravie, en Bulgarie. Parmi eux les frères Cyrille et Méthode traduisirent les Évangiles et la liturgie en slave. En 864 le prince bulgare Boris reçut le baptême de Constantinople et prit le nom chrétien de Michel qui était celui de son parrain, l'empereur byzantin.

Face aux Arabes les grandes victoires militaires du X^e siècle aussi bien sur les Arabes que sur les Bulgares ont été néanmoins remportées pendant le règne des empereurs *usurpateurs*, comme on a l'habitude d'appeler ces représentants de la grande aristocratie d'Asie mineure, qui profitèrent de la minorité des empereurs de la dynastie macédonienne pour prendre le pouvoir: Romain Lécapène (919-944), Nicéphore Phokas (963-969), Jean Tzimiskès (969-976). Grâce à eux, la frontière orientale de l'empire fut repoussée à l'extrême limite en Mésopotamie jusqu'à

l'Euphrate par les prises de Mélitène (934) et d'Édesse (944) d'où l'on ramena en grande pompe dans la capitale une des plus anciennes reliques chrétiennes, l'image miraculeuse du Christ de la légende d'Abgar. Puis la conquête de la Cilicie par la prise de Tarse et de Mopsueste (965) ouvrit la voie aux campagnes victorieuses de Syrie et à la prise d'Antioche, qui depuis plus de trois siècles, était restée sous domination musulmane.

Romains et Bulgares

Romains ainsi s'appelaient eux-mêmes les Byzantins, qui se considéraient comme les héritiers de l'empire romain. Pour eux le monde habité, l'*oikouménée* n'avait qu'un empire suprême, celui des Romains, même si depuis l'an 800 ils avaient fini par s'accommoder du titre impérial porté par le souverain d'Occident. Vis-à-vis des autres peuples, qui étaient réunis sous l'appellation commune de *Barbares*, il n'existait qu'un empire, celui des Romains et qu'un empereur, l'empereur des Romains. Quand, grâce à Dieu, ces peuples étaient christianisés, leur prince *fiils spirituel* de l'empereur entraînait dans la famille des souverains qui, unis dans une dépendance filiale et spirituelle, constituaient une pyramide dont le sommet était l'empereur des Romains. Cette représentation idéologique du monde chrétien permet de mieux comprendre les ressorts de la guerre qui opposa pendant près de trente ans, de 893 à 927, Byzance à Syméon de Bulgarie, qui n'était pas un simple agresseur des territoires byzantins, mais aussi un prétendant à l'empire.

Si l'empereur Jean Tzimiskès pacifia la Bulgarie en 971 après une nouvelle série de conflits, c'est sous le règne de Basile II (976-1025) que la révolte de Samuel, l'un des quatre frères dits *Komitopoules* entraîna une guerre ininterrompue. Samuel parvint en quelques années à reconquérir l'ensemble de la Bulgarie et à agrandir son territoire aux dépens des Byzantins. Basile II prit les armes contre Samuel qu'il ne considérait pas comme un souverain étranger, mais comme un rebelle. Pourtant Samuel avait pris le titre de tsar, il avait restauré l'ancien empire bulgare et rétabli le patriarcat bulgare à Ohrid. Basile II anéantit l'armée bulgare en 1014 à la bataille de Kleidion, d'où son surnom le *Bulgaroctone*. Tandis que Samuel s'enfuyait à Prilep, les

15.000 prisonniers bulgares furent aveuglés et reconduits par ceux que l'on avait justement éborgnés (un pour cent aveugles), pour cette tâche. Samuel voyant ce qu'il était advenu de son armée eut une crise cardiaque et mourut peu après. La Bulgarie fut intégrée à l'empire.

Byzance et la Papauté

Déjà au milieu du IX^e siècle le patriarcat de Photius avait créé une première crise entre les deux Églises, qui avait été artificiellement résolue en 870 par la déposition de Photius. Mais les questions litigieuses demeuraient, notamment la doctrine occidentale de la procession du Saint-Esprit du Père et du Fils et surtout la suprématie de l'Église de Rome que Byzance universaliste n'acceptait pas.

Il suffit d'un ambitieux patriarche à Constantinople, Michel Cérulaire, et du chef de file du parti antibyzantin à Rome, le Cardinal Humbert, pour que le schisme soit consommé: en 1054 les deux Églises furent définitivement séparées.

Stabilité de l'empire à l'époque macédonienne

Byzance se trouvait depuis des siècles dans sa plus grande étendue jusqu'au-delà de l'Euphrate à l'est, jusqu'au Danube au nord. Elle avait également repris pied en Italie méridionale et s'était à nouveau imposée sur mer avec la reconquête des îles de Crète (961) et de Chypre, ce n'était pas un hasard. En effet, la répartition de l'empire en provinces à caractère administratif et militaire, les *thèmes* dirigés par les stratèges a prouvé son efficacité. La base en est le *stratiote*, soldat auquel est attribué un bien foncier à partir duquel il peut nourrir sa famille et s'équiper pour servir dans l'armée de sa province. L'empereur Constantin VII promulgua une loi selon laquelle les biens des *stratiotes* ne pouvaient être aliénés en deçà d'une certaine valeur. La loi de Constantin VII s'inscrit dans une série de lois qui depuis Romain Lécapène jusqu'à Basile II visent à défendre la petite propriété, que ce soit celle des paysans ou des stratiotes contre les empiètements des puissants.

La société byzantine ne reposait pas, en effet, sur la division tripartite, nobles, soldats, hommes d'Église, mais sur la division

entre *faibles* et *puissants*, ces derniers détenant à la fois une autorité de nature politique et de vastes domaines fonciers. Cette division permit une grande mobilité des individus qui pouvaient par leurs fonctions s'élever en haut de l'échelle. Mais cette souplesse sociale était menacée par les ambitions des puissants d'acquérir plus de terres et donc plus de richesse, mais aussi plus de pouvoir. Les empereurs de l'époque surent comprendre que la force de l'empire et aussi leur propre assise dépendaient de l'équilibre de ces deux classes sociales et tentèrent par une série de lois de protéger les petits propriétaires de la communauté villageoise libre (*chôrion*).

Montée de l'aristocratie et légitimité dynastique

Quelle que fût la volonté impériale de maintenir un équilibre entre faibles et puissants, il est sûr que l'aristocratie byzantine ne cessa de prospérer au cours du X^e siècle. D'ailleurs les luttes menées par Byzance contre les Arabes en Orient reposaient principalement sur la soif des puissants d'Asie mineure de conquérir de nouvelles terres sur les frontières. Cette aristocratie avait des ambitions impériales, qui se manifestaient désormais en leur propre nom contre la dynastie macédonienne Basile II, son plus brillant rejeton, mais aussi l'un des plus grands empereurs byzantins, dut en 989 faire appel aux Russes pour briser la rébellion de Bardas Phokas issu de la puissante famille des Phokas implantée en Cappadoce, qui avait donné à l'empire un de ses représentants, Nicéphore Phokas, pendant la minorité de Basile II.

La dynastie macédonienne est pourtant la première des dynasties impériales à Byzance qui sut créer un attachement populaire, comme en témoignent la grande révolte du peuple en 1042 et la menace de sédition en 1044 au nom de Zoé et de Théodora, les deux filles de Constantin VIII (1025-1028), lorsque la souveraineté de celles que le peuple appelait ses *mamans* fut menacée.

La Renaissance macédonienne

À partir du milieu du IX^e siècle, on peut parler d'une renaissance fondée sur la redécouverte des textes antiques, notamment philosophiques, et sur la collation des manuscrits. L'entourage de Michel III et de son oncle et ministre Bardas fut pro-

pice à ce renouveau, d'abord avec l'enseignement de Léon le Mathématicien, qui fut chargé d'enseigner la philosophie à la Magnaure et de réunir une nouvelle bibliothèque. Photius, l'un des esprits les plus cultivés et brillants de l'histoire byzantine rédige un énorme recueil de notes de lecture appelé la *Bibliothèque* qui ressuscite nombre de textes chrétiens et antiques. Enfin Aréthas dans la première moitié du X^e siècle fait copier systématiquement les œuvres complètes d'Aristote et de Platon que l'on avait réunies dans la nouvelle bibliothèque.

Pourtant l'époque macédonienne ne fut pas particulièrement brillante dans le domaine littéraire. Le peuple est alors passionné par les *Vies* de saints qui foisonnent. La victoire récente de l'orthodoxie favorise les idéaux monastiques et l'époque des martyres de l'Iconoclasme est encore très proche. D'autres *Vies* de saints se réfèrent à la conquête arabe en Occident ou à la lutte contre les Bulgares. Beaucoup s'illustrent dans la recherche de l'ascèse et dans la fondation monastique. La fondation célèbre de la grande Laure de l'Athos par Athanase (955-960), ne saurait éclipser celle de bien d'autres monastères en Grèce, en Asie mineure ou même en Italie du Sud, comme celle de Lazare sur le mont Galèsios non loin d'Éphèse autour de l'an Mille ou encore celle de Nil à Rossano de Calabre vers 950. Les *montagnes saintes*, notamment l'Olympe de Bithynie, continuent d'attirer nombre de jeunes gens de toutes les couches sociales. La littérature édifiante, qui reflète l'intense spiritualité de tout un peuple, était un ciment social à toute épreuve.

La période macédonienne est également célèbre par ses grandes œuvres juridiques et par ses grands traités encyclopédiques. Basile I conçut le projet d'une révision des codes de Justinien rédigée en langue grecque et augmentée de nouvelles lois. Cette entreprise de *purification des anciennes lois* était immense et ne fut pas achevée, mais elle servit à Léon VI, son fils et successeur, à fonder le recueil dit *Basiliques* (Lois impériales). À cela il faut ajouter du vivant de Basile I le *Procheiron* qui était un manuel pratique à l'usage des juristes et l'*Épanagogè*, vaste introduction au recueil de lois. Enfin l'œuvre juridique fut complétée par les *Novelles*, c'est-à-dire 113 édits de Léon VI sur des sujets divers.

Constantin VII, l'empereur lettré, composa divers traités: le *De cerimoniis* était consacré au cérémonial impérial. Un autre

fut adressé à son fils pour le bon usage de la diplomatie et la connaissance des peuples. Un dernier était destiné à la bonne administration des provinces de l'empire. En fait ces encyclopédies souvent inachevées n'eurent guère de succès auprès des élèves des écoles qui proliféraient depuis le début du X^e siècle. Aussi conçut-on le Raeder Digest de l'époque que fut la *Souda* ouvrage conçu comme un répertoire de rubriques sur tout sujet par ordre alphabétique.

De l'avènement d'Alexis I (1081) à 1204

La politique de Basile II avait rééquilibré l'empire vers l'Occident, notamment par l'absorption de la Bulgarie et l'importance croissante donnée à l'armée d'Occident centrée à Andrinople. Néanmoins à partir des années 1040, les rivalités de toutes les grandes familles orientales et occidentales (généralement macédoniennes) s'exprimèrent dans la vie politique et l'on assiste à une succession de *tyrannies*. Les Byzantins dénommaient ainsi la prise du pouvoir et son exercice par la violence ou les souverainetés qu'ils considéraient comme illégitimes, mais en règle générale, les empereurs étaient toujours issus d'une illustre lignée. L'aristocratie arrive au pouvoir dans la seconde moitié du XI^e siècle avec les Comnènes et les Doukai. Alexis I Comnène, rejeton de la famille Dalassène-Comnène, monta sur le trône en 1081.

Un avènement fragile

Le règne d'Alexis I (1081-1118) commença sous les auspices les plus sombres: l'Asie mineure était pratiquement perdue pour Byzance avec l'invasion des Turcs Seldjukides, qui en quelques années avaient dominé l'ensemble de l'Orient et envahi les provinces centrales de l'empire jusqu'à ce que la terrible défaite de l'empereur Romain Diogène à Mantzikert en 1071 eût anéanti l'armée byzantine. Alors les Seldjukides continuèrent leur progression vers les côtes et les îles. Mais c'est du côté de l'Occident qu'Alexis I tourna d'abord son attention.

Robert Guiscard avait créé en Italie du Sud le duché normand de Pouilles point de départ de la reconquête de la Sicile, qui allait devenir plus tard le royaume normand de Sicile. Or Guis-

card n'avait qu'une ambition, celle de prendre la couronne impériale de Byzance et il partit assiéger Dyrrachium (oct. 1081). Alexis dut immédiatement partir en campagne et réunir des fonds, quitte à confisquer les biens d'Église pour les convertir en monnaie de façon à payer la solde des soldats des *tagmata*. Ces corps d'armée occidentaux, thraces et macédoniens relevant directement de l'empereur avaient progressivement remplacé l'armée nationale des *thèmes*.

Dépourvu de flotte, il dut s'assurer l'aide de Venise, et pour cela octroyer à la République en 1082 un *chrysobulle* (diplôme revêtu du sceau d'or impérial), qui fut lourd de conséquences sur l'avenir de l'économie byzantine. Les marchands vénitiens recevaient, en effet, le droit d'acheter et de vendre dans tout l'empire avec exemption de toute espèce de taxe. En outre, ils obtenaient un quartier et des entrepôts à Constantinople: les Vénitiens étaient favorisés par rapport aux Byzantins eux-mêmes. Ce fut le point de départ de la puissance de Venise intermédiaire désormais entre l'Orient et l'Occident.

Une fois la menace normande contrée, un autre danger attendait l'empereur, venant du Danube cette fois, les Petchénègues. Byzance, ayant intégré la Bulgarie à son empire, avait perdu un État tampon contre les grandes invasions des peuples nomades. Ainsi les Petchénègues avaient passé le Danube en 1046 et avançaient en Thrace. En février 1091 ils se trouvaient aux portes de la capitale qui était en même temps menacée sur mer par les Turcs de Tzachas l'émir de Smyrne. Finalement, aidés par 40.000 Coumans, qu'il sut gagner à lui, Alexis I vainquit les Petchénègues à Lébonion (29 avril 1091).

Le début des croisades

Le règne d'Alexis I fut marqué par un phénomène complexe et de grande ampleur que fut le début des Croisades. La lettre d'Alexis au comte Robert de Flandre, qui devait requérir l'envoi de mercenaires justifia l'appel à la Croisade lancé par le pape Urbain II au Concile de Clermont en 1095. Le pape poursuivait deux buts bien précis, la lutte contre les Infidèles et le désir d'union des Églises qui s'étaient séparées depuis le schisme de 1054.

Deux bandes de gens miséreux se mirent en marche par voie de terre à travers les Balkans sous la conduite de Gautier Sans Avoir et Pierre l'Ermitte. Pillant tout sur leur passage, ils arrivèrent avec une très mauvaise réputation sous les murs de la capitale. L'empereur s'en débarrassa (print. 1096) en leur faisant traverser le Bosphore et ils furent tous exterminés par les Turcs près de Nicée.

À la fin de l'année 1096 le problème s'accrut nettement avec l'arrivée cette fois de grands seigneurs féodaux, dont le duc de Lorraine, Godefroy de Bouillon, le comte Raymond de Toulouse, le fils de Robert Guiscard, Bohémond de Tarente, et son neveu Tancrède. L'empereur byzantin exigea des chefs croisés le serment de fidélité et de vassalité: les territoires qui seraient repris aux Seldjukides et qui avaient antérieurement appartenu à l'empire reviendraient à Byzance. Tous l'acceptèrent, excepté Raymond de Toulouse. Les Croisés prirent Nicée qu'ils rendirent à Alexis, puis s'enfoncèrent en Asie mineure après leur grande victoire à Dorylée sur Kilij Arslam. De cette victoire, c'est Alexis qui en tira le meilleur parti et au printemps 1098 Byzance avait recouvré toute l'Asie mineure côtière depuis les Détroits jusqu'à Rhodes.

L'établissement d'une dynastie

Sur le plan intérieur, l'empereur sut user d'une politique très subtile d'alliances matrimoniales pour à la fois se concilier les élites byzantines et assurer sa dynastie sur le trône.

Il multiplia les mariages entre les Comnènes et les grandes familles, lui-même étant uni à Irène issue des Doukai. Il gratifia ces familles de grandes dotations, des plus hautes dignités et leur confia des postes importants. Cette stratégie s'inscrivait dans une conception nouvelle par rapport aux empereurs du X^e siècle, celle de considérer l'empire comme un bien patrimonial. Le caractère de l'empire est donc changé par l'implantation progressive de tous ses parents et alliés au sein des rouages de l'État, à commencer par sa mère, Anne Dalassène, à laquelle il confia le gouvernement au début de son règne quand il dut partir en expédition contre les Normands. À la mort d'Alexis, l'élite politique et sociale de Constantinople était déjà représentée par les familles qui dominèrent l'aristocratie de l'Empire jusqu'à sa

chute finale, les Comnèno-Doukai, les Anges, les Paléologues, les Cantacuzènes.

L'apogée de l'empire sous Jean II (1118-1143) et Manuel I Comnène (1143-1180)

L'Occident accapara surtout l'attention de Manuel, qui poursuivait le rêve de rétablir le grand empire de Justinien. Or l'ennemi normand s'était réveillé en la personne de Roger II, roi de Sicile depuis 1130, qui manifestait à l'instar de Guiscard cinquante ans auparavant, l'ambition de conquérir l'empire. En 1147 il s'empara de Corfou et occupa Corinthe et Thèbes, les deux centres importants de l'industrie de la soie dont il transfère les ouvriers à Palerme. Manuel dut faire à appel aux Vénitiens et le siège dura deux ans avant que Corfou ne soit reprise (1149). Mais l'entreprise de Roger II n'était pas individuelle. Il avait sutisser les fils d'une vaste coalition notamment avec les Hongrois et les Serbes, qui entraîna Byzance dans une longue série de guerres. Quand Roger II mourut en 1154, Manuel crut opportun de passer à l'offensive en Italie. Une partie de l'Italie méridionale reconnut l'autorité byzantine. Manuel pouvait rêver rétablir l'ancien empire. C'était compter sans Frédéric I Barberousse, le nouvel empereur allemand, qui s'opposait aux visées de Manuel en Italie et tentait de rallier tous les ennemis de Byzance.

En Orient Jean II avait repris successivement le Nord-Est et le Sud-Ouest de l'Anatolie, refoulant les Seldjukides de Rum dans le plateau central. Restait le Sud-Est qui était aux yeux des Byzantins une partie intégrante de l'empire. Ces territoires se trouvaient partagés entre deux puissances chrétiennes qu'il s'agissait d'éliminer ou de soumettre, d'une part la Cilicie qui formait la principauté arménienne des Roupénides, d'autre part la Syrie du nord qui était partagée entre la principauté d'Antioche et le comté d'Édesse. Dès la mois d'août 1137 Jean II était parvenu à reconquérir la Cilicie et obtenait la reddition d'Antioche. Quelques années plus tard, Renaud de Châtillon, un dangereux aventurier devenu prince d'Antioche, s'allia au prince arménien Thoros, qui avait réussi à s'établir en Cilicie, et se livra à une vaste expédition de pillage dans l'île de Chypre. Mais Beaudouin III de Jérusalem ayant obtenu la main de la nièce de

Manuel Théodora poussa le rebelle à se soumettre et à prêter hommage à l'empereur. Manuel fit son entrée solennelle à Antioche en 1159.

L'occidentalisation de l'empire

L'hommage d'un vassal à l'empereur byzantin n'était pas si insolite qu'il aurait pu l'être cinquante ans plus tôt. L'empire byzantin avait profondément évolué dans ses structures. N'oublions pas que Manuel épousa deux princesses occidentales, d'abord Berthe de Sulzbach, la belle-sœur de l'empereur germanique Conrad III, puis, en 1161, Marie d'Antioche. Ce dernier mariage, qui eut des conséquences dramatiques à la mort de Manuel, n'est peut-être pas sans influence déjà du vivant de l'empereur. Il faut noter également la généralisation par Manuel des *pronoiai*. Ce système d'attribution des terres s'apparente au système féodal, puisque le bénéficiaire, le plus souvent un parent de l'empereur, se substitue à l'État dans ses fonctions pourvu qu'il lève une armée. De même les *maisons* des membres de la famille impériale développent des liens de dépendance non seulement entre le maître et ses domestiques, mais entre le seigneur et ses *hommes*.

Dislocation de l'empire

Malgré la terrible défaite (Myrioképhalon) essuyée par Manuel II face au sultan d'Iconium en 1176, l'empire semblait solide à la mort de Manuel en 1180. C'était une apparence trompeuse. On pouvait, en effet relever certains signes inquiétants comme la désaffection des provinces par rapport à l'autorité centrale. Également grave la méfiance des Byzantins envers les Latins après les déboires des Croisades, les pillages des Vénitiens et les mercenaires occidentaux établis à Constantinople. Enfin, comme il était habituel, l'empire était fragilisé par la minorité du fils de Manuel, Alexis II.

Lors de la régence de Marie d'Antioche, la colère monta contre les Latins. Andronic Comnène, le cousin de Manuel prit le pouvoir à Constantinople dans un bain de sang: tous les Latins furent massacrés (mai 1182) par ses hommes et la foule de la capitale. Andronic agit ainsi, semble-t-il, plus par calcul politique que mû par une réelle idéologie anti-latine. En tout cas cet-

te position fut un objet de propagande pour éliminer tous ses rivaux, y compris le jeune Alexis II.

Sur le plan extérieur les efforts de Manuel furent vite réduits à néant aussi bien dans les Balkans par les Hongrois et les Serbes qu'à Chypre où un petit neveu de l'empereur, Isaac Comnène, fit sécession. Les Normands portèrent le coup le plus dur en prenant Thessalonique. A Constantinople où la terreur régnait, la peur déclencha l'émeute (septembre 1185) et Andronic fut lynché par la foule.

Isaac II Ange fut créé empereur par les Constantinopolitains et il fut reconnu dans tout l'empire. Sur le plan de la légitimité, le nouvel empereur était issu en ligne directe d'Alexis I et lesANGES formaient une branche aussi illustre que les Comnènes.

Il arriva néanmoins au pouvoir au moment où les dangers extérieurs s'accumulaient, la situation la plus préoccupante était liée aux Balkans. En Bulgarie, éclatait une révolte menée par des grands magnats locaux Pierre et Asen, et ce qui n'apparut au début que comme une dissidence provinciale de plus donna naissance à la fondation du *second empire bulgare*. Dans le même temps une nouvelle croisade était levée en Occident après la chute de Jérusalem en octobre 1187: la croisade allemande sous la direction de Frédéric I Barberousse prit la voie de terre à travers les Balkans au printemps 1189 et se faisait reconnaître par les Serbes et les Bulgares comme leur suzerain. Arrivé à Philippopolis, Frédéric se heurta à la mauvaise volonté de Byzance. Frédéric I prit alors Andrinople, puis manœuvra l'empereur Isaac de prendre Constantinople. Isaac dut signer un traité en février 1190 au terme duquel les Byzantins assuraient le passage de l'armée allemande depuis Gallipolli ainsi que son ravitaillement. Byzance néanmoins eut la chance de voir Frédéric se noyer avant d'arriver à Antioche (juin 1190). Alors Isaac crut possible d'entreprendre une guerre de soumission des Balkans. En automne 1190 il remporta la victoire sur les serbes à la bataille de la Morava, mais avec les Bulgares les résultats des campagnes militaires successives se soldèrent par une série de défaites, et celle d'Arkadiopolis en 1194 coûta son trône, puisqu'Alexis, son frère profita du mécontentement de l'armée pour réaliser son coup d'État..

Sous le règne d'Alexis III Ange (1195-1203) l'empire tout entier se fissure tandis que les ennemis de l'empire deviennent de plus en plus puissants et déterminés.

Les provinces font sécession parce qu'elles sont accablées par la ponction fiscale, mais aussi parce que l'empire ne peut plus les protéger. L'absence de toute flotte entraîne les îles de l'Égée à préférer les Normands qui assurent leur sécurité.

L'empire se fissure également sur ses marges. Non seulement les princes vassaux secouent la domination byzantine et créent leur propre État, comme l'État serbe des Némanides, mais également des magnats locaux qui gardent des places fortes au nom de l'empire finissent par se créer des principautés indépendantes aux dépens de l'empire (à Strumica et dans les Rhodopes). Enfin l'aristocratie locale fait sécession. Elle ne se reconnaît pas dans l'élite constantinopolitaine qui dirige l'empire, élite toujours apparentée à la famille impériale depuis les Comnènes.

La chute (1204)

En 1197 le pape Innocent III promouvait une nouvelle croisade. Or au centre de l'entreprise se trouvait le doge de Venise Enrico Dandolo qui eut comme objectif unique la destruction de l'empire byzantin.

Les croisés devaient s'embarquer pour l'Égypte sur des navires vénitiens, mais comme ils ne pouvaient réunir la totalité de la somme exigée, Venise exigea d'eux, pour faire le complément, qu'ils commencent par s'emparer de la ville chrétienne de Zara sur l'Adriatique (novembre 1202). Cette première déviation fut suivie d'une autre liée au sort d'Alexis, fils d'Isaac II, qui promettait aux croisés et aux Vénitiens des sommes énormes s'ils le rétablissaient avec son père sur le trône. Constantinople fut prise d'assaut en juillet 1203 et Isaac II et Alexis IV furent intronisés. La population de Constantinople qui voyait dans les empeurs des esclaves des Latins se révolta et mit sur le trône Alexis Doukas Murzuphle un beau-fils d'Alexis III. Les Croisés décidèrent alors sous les murs de la capitale le partage de l'empire et enlevèrent la capitale le 13 avril 1204. Ils se livrèrent à la plus grande dévastation de richesses jamais connue, à la destruction et au carnage.

Deux siècles littéraires

Aux XI^e et XII^e siècles se démarquant avec la période antérieure, on peut dire que l'on assiste à Constantinople à un essor de la littérature personnelle.

Comme un symbole de l'héritage hagiographique et de la préfiguration d'un genre nouveau, autour de l'en 1000 a été traduit du géorgien le célèbre roman grec de *Barlaam et Josaphat*, qui eut une prospérité extraordinaire dans toute la chrétienté médiévale.

Pour le XI^e siècle la *Chronographie* de Psellos est certainement l'une des plus grandes œuvres littéraires byzantine en même temps qu'une remarquable source historique pour la connaissance des cercles de cour. Humaniste, Psellos renoua avec la culture de l'antiquité grecque. Philosophe, il exerça une grande influence sur la relecture de Platon et des néoplatoniciens à l'École supérieure de philosophie fondée en 1045 où il dirigea l'enseignement comme *consul des philosophes*. C'était une époque de renaissance universitaire dans tous les domaines: une École de droit est fondée, dirigée par un ami de Psellos Jean Xiphilin et installée dans la splendide fondation impériale de Saint-Georges-des-Manganes. Il y avait un cercle important de poètes, lettrés et rhéteurs, sans oublier les historiens comme Attaliatès et surtout Jean Zonaras.

Cette veine qui s'épanouissait à la fois dans la chronique et la rhétorique continua avec Anne Comnène, la fille d'Alexis I, dans l'*Alexiade*, œuvre entièrement consacrée aux gestes de son père. Jean Kinnamos et Nicéas Choniatès furent des historiens de moindre qualité littéraire, mais leurs œuvres constituent des sommes d'informations remarquables, notamment l'*Histoire* de Nicéas Choniatès qui est le seul auteur byzantin à avoir assisté à la prise de Constantinople en 1204.

La caractéristique du XII^e siècle littéraire est la naissance d'une littérature aulique avec nombre de discours, poèmes à l'occasion de mariages, de deuils, de victoires sur les ennemis. On citera notamment Théodore Prodrome et le Prodrome Manganeios. Les rhéteurs eurent une place importante, tels Michel le Rhéteur ou Eustathe de Thessalonique, qui a décrit la prise de Thessalonique par les Normands en 1185, ou encore Constantin Manassès célèbre pour son *Hodoiporikon*, très long poème iam-

bique qui décrit son voyage en Terre sainte. Le XII^e siècle fourmille également d'œuvres polémiques sur les Latins et d'historiens moins connus. Enfin la satire apparaît sous la plume d'un autre Prodrome, dont l'œuvre appelée le *Timarion* ridiculise les moines dans un grec populaire bien éloigné de celui des vers d'apparat!

1204-1261. L'empire de Nicée

La formation des nouveaux États grecs

Après que les vainqueurs de la Croisade se furent partagé l'empire déchu selon le traité conclu en mars 1204, un empire latin de Constantinople fut constitué sous la souveraineté de Baudouin de Flandre tandis que trois nouveaux États grecs se formaient sur des territoires non occupés, tous trois fondés par des membres de la famille impériale ou apparentés.

A Nicée ce fut Théodore Laskaris, époux de la seconde fille d'Alexis III, qui arguait de son titre de despote et sut se concilier la noblesse locale. En 1205 il fut proclamé empereur. Il se posait désormais en successeur des empereurs de Constantinople.

Du côté de la Grèce occidentale Michel Ange se dirigea vers Arta durant l'été 1204. Il composa également avec l'aristocratie locale et réussit en tout cas à étendre sa domination sur la Grèce occidentale de Dyrrachium au golfe de Corinthe. Ainsi naquit le *Despotat d'Épire*.

Enfin, l'État de Trébizonde fut fondé par Alexis et David, petit-fils d'Andronic Comnène.

Alors que l'empire de Trébizonde restera en dehors du jeu international et de la course à Constantinople, l'empire de Nicée et le despotat d'Épire vont l'un et l'autre jouer un rôle important et finir par s'affronter.

Essor et division de l'Épire

En Épire, à la mort de Michel I Ange (1215), son frère Théodore Doukas Comnène lui succéda. Grâce à cet homme ambitieux et énergique, le despotat connaît une ascension foudroyante aux dépens à la fois des Latins et des Bulgares avec la conquête des territoires anciennement byzantins. Il s'empare de

Thessalonique en 1224 mettant un terme définitif au royaume latin de Thessalonique. Proclamé empereur à Thessalonique vers 1225, il revêt la pourpre et devient ainsi le rival politique et idéologique de Nicée. On vit alors avancer Théodore de façon foudroyante dans les Balkans, dans les Rhodopes, à Andrinople et en Thrace. Il est aux portes de Constantinople et s'allie par parenté au tsar bulgare. Et puis, de façon inexplicable, Théodore marche contre le tsar Ivan II. C'est la bataille de Klokonitsa (9 mars 1230). Théodore est battu et aveuglé. Il ne restait plus qu'un croupion d'empire confié à Manuel, le frère de Théodore, existant grâce au bon vouloir des Bulgares.

Si Théodore réussit à retrouver la maîtrise de Thessalonique quelques années plus tard et à y faire proclamer son fils empereur, son État connut une vie éphémère. D'une part Michel II, le fils de Michel I Ange, revendiqua son héritage à Arta et devint ainsi le second fondateur du Despotat d'Épire (1241). D'autre part Thessalonique fut prise par l'empereur de Nicée en 1246. Ainsi Michel II d'Épire se retrouva le seul souverain grec d'Occident dont l'État avait désormais une frontière commune avec l'empire de Nicée à l'Ouest du Vardar.

Expansion territoriale, économique et culturelle de l'empire de Nicée

En Orient, la consolidation de l'État de Nicée fut au début assez lente même si un concile réuni à Nicée en 1207 avait donné à l'empire un patriarche qui s'empressa de couronner Théodore Laskaris (Pâques 1207). Après une série de guerres, Nicéens et Latins signèrent la paix et procédèrent au partage définitif de l'Asie mineure au traité de Nymphée (1214). Les Latins gardaient l'angle nord-ouest. Le rôle de Nicée dans la fondation d'une idéologie antilatine se voit confirmé d'abord par l'arrivée de la population orthodoxe persécutée à Constantinople, ensuite parce que Nicée se définit comme l'empire en exil, dépositaire de l'ancien empire déchu. Théodore Laskaris se retrouva naturellement le champion de la guerre sainte contre les Latins.

Jean III Doukas Vatatzès (1222-1254), gendre et successeur de Théodore Laskaris, s'allia à la Bulgarie, qui était alors l'État le plus puissant de l'Europe orientale. Il maria son fils Théodore

avec Hélène, la fille de l'empereur Ivan II Asen. Cette alliance stipulait un partage des terres conquises en commun sur les Latins.

Néanmoins les succès les plus importants à cette époque étaient remportés par le patriarcat de Nicée. En effet, l'ensemble des pays slaves se sont alors tournés vers Nicée pour assurer l'indépendance de leur Église. Ainsi Nicée reconnaît successivement en 1219 la création de l'archevêché autocéphale de Serbie, en 1235 la promotion de l'Église de Bulgarie au rang de patriarcat et en 1250 la nomination d'un archevêque russe à Kiev. C'est donc au niveau de la reconnaissance du patriarcat œcuménique par les autres tenants orthodoxes que l'empire de Nicée a acquis sa légitimité.

L'empire de Nicée fut un État riche avec de nombreuses villes. Smyrne était le plus grand port de la côte de l'Asie égéenne à partir du moment où les Génois eurent obtenu des concessions importantes (1261). Si Nymphée, la capitale, fut certainement la plus agréable des villes avec ses palais et ses jardins, Nicée, la ville au riche passé historique, fut le foyer des lettres et des savants. Il y eut là une école supérieure de philosophie. Parmi les figures les plus illustres, on trouve l'historien Georges Acropolite et Nicéphore Blemmydès un savant remarquable, qui a laissé de nombreux ouvrages scientifiques. L'empereur Théodore II Laskaris lui-même était un grand lettré.

Des tensions sociales mortelles

Mais dans cet empire prospère couvait la violence, qui mit fin brutalement au règne des Laskarides et aussi à cette expérience originale d'un empire profondément grec en terre d'Asie. Cette violence avait comme fondement de graves dissensions sociales. Les Laskarides ont voulu tordre le cou à l'élite sociale qui les avait portés au pouvoir suprême et dont l'idéologie reposait sur le seul but de restaurer l'ancien empire et reconquérir Constantinople. Théodore II Laskaris était, en revanche, le représentant d'une nouvelle génération née en Asie et attachée à la patrie nicéenne. Il écarte du pouvoir la noblesse constantinopolitaine exilée et distribue des charges à des membres de familles inconnues. Il nomme patriarche un moine illettré Arsénios qu'il préfère à Nicéphore Blemmydès bien trop lié à la noblesse exilée. Il

constitue une force armée nationale, hellène, pour tenter d'affaiblir le rôle des mercenaires étrangers, Latins surtout.

Quand Théodore II Laskaris meurt en laissant comme héritier son fils Jean âgé de quatre ans, toutes les grandes familles nobles s'unissent contre le régent désigné Georges Mouzalôn. Michel Paléologue, le chef de file de l'opposition, en tant que grand connétable commandait les détachements latins outrés d'avoir été écartés du pouvoir. L'heure de la grande curée avait sonné et pendant la commémoration de l'empereur défunt (24 août 1258) les soldats latins assassinent devant la cour les Mouzalôns dans le monastère de Sosandra.

Michel Paléologue est désigné régent, puis tuteur du jeune empereur. Il est enfin proclamé empereur le 1er janvier 1259. Il reçut la couronne impériale du patriarche, laissant de côté l'héritier non couronné.

Restauration de l'empire byzantin

Michel Paléologue, un empereur européen

A peine sur le trône, Michel Paléologue dut affronter une situation critique. Le despote d'Épire s'était allié à Manfred de Hohenstaufen, fils de l'empereur Frédéric II de Sicile, et au prince d'Achaïe, le Français Guillaume de Villehardouin. Cette *triple alliance* avait un but avoué, celui de reconquérir Constantinople. Michel Paléologue lança une grande campagne dirigée par son frère, le sébastocrator Jean. À l'automne 1259 les coalisés subirent l'écrasante défaite de Pélagonia. C'est à cette bataille que s'est joué définitivement le sort de l'Épire, qui perdit tous ses grandioses projets de reconquérir la capitale et de s'établir comme successeur de l'empire. Pour Michel Paléologue, ce fut le prélude de l'autre reconquête, celle de Constantinople, qui s'opéra presque par hasard avec un petit contingent en juillet 1261.

La reconquête de Constantinople eut un impact extraordinaire auprès des voisins de l'empire. C'était la renaissance de l'empire œcuménique. Michel VIII ne s'y trompa quand il se fit couronner une seconde fois à Sainte-Sophie avec son épouse Théodora. En même temps son jeune fils fut proclamé empereur. C'était un pas décisif dans la fondation de la nouvelle dynastie. Mais alors que

les étrangers pouvaient à nouveau respecter le souverain de la Reine des Villes, de grands changements s'annonçaient dont les conséquences seraient graves, en particulier l'abandon de l'Anatolie par toute l'élite qui avait donné la vie à l'empire de Nicée.

Par ailleurs, la société se transformait rapidement. D'abord le traité de Nymphée accordé aux Génois en mars 1261 allait donner le même poids à Gênes que celui de 1081 en avait donné à Venise. Ils eurent la possibilité de commercer dans tous les ports, y compris Constantinople. C'était la ruine économique de Byzance. Ensuite on assista la féodalisation de la société avec la transformation de la *pronoia* en dévolution héréditaire. L'État s'appauvrit, alors qu'en face de lui s'érigeaient des entités extrêmement puissantes, que ce fût la noblesse ou d'autres bénéficiaires.

Pourtant Michel VIII sauva l'empire byzantin de tous les dangers. Et c'est ce grand dessein à la fois de restaurer l'empire et de le défendre contre les appétits renouvelés des Occidentaux qui caractérise l'ambition de cet homme politique d'envergure. En repositionnant son empire en Occident et voulant rétablir sa capitale à Constantinople, Michel VIII a, en effet, fait le choix de l'exposer aux revendications des héritiers déçus de l'empire latin. Mais il a également fait le choix de privilégier l'Europe et de se désintéresser de l'Asie mineure, quitte à considérer les Turcs davantage comme un problème interne à résoudre que comme un ennemi véritable.

Les projets de reconquête des Latins étaient alors soutenus par un homme puissant et également un grand politique, Charles d'Anjou, frère de Louis IX, qui avait éliminé Manfred en Sicile et rêvait d'un royaume incluant outre la Sicile et l'Italie, l'Afrique du nord, Jérusalem et, bien entendu, l'empire byzantin. De plus, Venise, dépossédée de sa suprématie et écartée de la mer Noire par les avantages donnés aux Génois, était prête à favoriser tous les projets anti-byzantins. Le pape, enfin, allait soutenir tout projet qui extirperait définitivement le schisme.

C'est pour conjurer ce danger que Michel VIII proposa au pape Grégoire X l'Union des Églises, espérant que l'appui spirituel du pape retiendrait les conjurés. L'Union fut réalisée au Concile de Lyon (juin 1274): les Grecs firent entièrement soumission au dogme romain tout en reconnaissant la primauté du pape. Im-

médiatement désavouée par le peuple byzantin, l'Union ne servit à rien. Non seulement elle n'arrêta pas Charles d'Anjou dans ses ambitions, mais elle sema une grave crise à l'intérieur de l'empire.

Profitant de l'appui du nouveau pape français Martin IV qui lui était entièrement dévoué, Charles d'Anjou et l'empereur titulaire Philippe, le fils de Baudouin II, signèrent avec Venise le traité d'Orvieto (juillet 1281) *en vue du rétablissement de l'empire latin usurpé par Paléologue*. Le pape excommunia Michel VIII. La route était libre pour Charles d'Anjou et les Vénitiens de déclarer une croisade contre Byzance. De plus Charles d'Anjou était parvenu à attirer les Serbes, les Bulgares, les Hongrois et Jean de Thessalie. Michel VIII se révéla le plus brillant diplomate qui fût en se conciliant le roi Pierre d'Aragon, qui entreprit d'envahir la Sicile, et en distribuant de l'argent aux cardinaux anti-angevins. Le mécontentement monta en Sicile et la révolte contre les Français éclata à Palerme le 30 mars 1282. Elle se répandit dans toute la Sicile. La domination angevine finit dans le sang des *Vêpres siciliennes*.

L'héritage de Michel VIII et l'affaiblissement de l'empire

Le successeur de Michel VIII, Andronic II (1282-1328), est un empereur souvent décrié. En fait c'était un personnage certainement moins doué politiquement que son père, mais un homme très cultivé et clairvoyant. Il a contribué, avec l'aide de grandes personnalités comme Théodore Métochite, ambassadeur, ministre et écrivain, ou le très grand historien Nicéphore Grégoras, à faire de Constantinople un centre intellectuel mondial. Mais son règne coïncida avec une la transformation d'un empire qui était assez imposant pour avoir des prétentions œcuméniques en un petit État qui ne va pas cesser de s'amoindrir territorialement et politiquement.

A la mort de Michel VIII, l'empire était dans une situation financière déplorable, conséquence des dépenses pour alimenter la politique extérieure et le pays dans une crise religieuse grave, conséquence de la politique d'Union. L'empereur mit fin à l'Union, ce qui calma le mouvement populaire animé par les moines. Au moment où d'un autre côté il voulait remédier au dé-

ficit financier en supprimant la flotte et en réduisant si drastiquement l'armée de terre que l'on eut *cru une armée pour rire*, la menace extérieure pesait de plus en plus.

D'abord Milutin le roi serbe (1282-1321), qui avait pris Skopje en 1282, devint si dangereux qu'en 1299 Andronic II dut consentir au mariage de sa fille âgée de cinq ans Simonide avec Milutin. Une grande partie des conquêtes de Milutin fit partie de la dot de Simonide.

Pendant ce temps en Orient la conquête turque progressait à pas de géant. L'Asie mineure était envahie et l'on assistait à l'établissement de très nombreuses principautés turques, la Bithynie revenant à Osman, le fondateur de la dynastie des Osmanlis. Byzance fit alors appel aux Catalans qui, sous la direction de Roger de Flore, marchent sur Philadelphie assiégée par les Turcs (1304). Mais après leur victoire, les Catalans se mettent à piller tout le territoire et une guerre ouverte se déclara entre Byzance et la compagnie.

En 1308 une grande coalition réunit Philippe de Tarente, fils du roi de Naples Charles II, Charles de Valois, frère du roi de France Philippe le Bel, Venise, Milutin, le pape Clément V et la compagnie catalane. Cette dernière finit par se brouiller avec les Français et à les combattre. Entre-temps Venise avait conclu la paix avec Byzance et Milutin s'était détaché de son alliance occidentale. La croisade était finie avant d'avoir commencé.

Alors que les choses se tassaient et s'éclaircissaient sur le front extérieur, les guerres civiles vont plonger Byzance dans une période noire qui va durer jusqu'à la chute. Ces guerres internes ont, en effet, facilité l'entrée des Serbes, puis des Turcs.

1320. Le début des guerres civiles marque la fin de l'empire

Les guerres des deux Andronics

La première guerre civile est celle qui opposa dans les années vingt du quatorzième siècle Andronic II à son petit-fils Andronic III, qui, privé de ses droits au trône, décida de combattre ouvertement son grand-père. La force d'Andronic III reposait sur de grandes familles de Thrace où s'établit le centre de la rébellion dirigée par Jean Cantacuzène, son meilleur ami. Le vieil em-

pereur dut céder: la Thrace et certaines parties de Macédoine échurent à Andronic III. L'empire dorénavant était partagé.

La guerre civile reprit un peu plus tard et à nouveau Andronic II dut céder. De plus, son autorité était ébranlée et le gouverneur de Thessalonique, Jean, neveu d'Andronic II et gendre de Théodore Métochite, fit sécession. La situation était d'autant plus grave que Jean avait tenté d'obtenir l'appui de la cour serbe (1327). C'était le début de l'intervention des puissants étrangers dans la politique intérieure byzantine, intervention qui visait la conquête de territoires avant de prétendre plus tard au pouvoir suprême.

Pendant la troisième guerre des deux Andronics, on put voir ainsi les Serbes appuyer Andronic II et les Bulgares soutenir Andronic III. La Macédoine entière tomba sous la domination d'Andronic III, y compris Thessalonique. Cette guerre se termina par l'abdication du vieil Andronic (1328).

Les nuages s'accumulent sous le règne d'Andronic III

Le règne d'Andronic III semble marquer une pause dans le gouvernement intérieur dont la direction fut confiée à Jean Cantacuzène, qui se consacra à une grande réforme de justice dont le résultat le plus tangible fut l'institution des juges généraux des Romains, sorte de contrôleurs suprêmes de l'administration judiciaire, mais les périls s'accumulaient sur le plan extérieur.

Devant la progression des Serbes, Andronic III fit le choix de s'allier avec les Bulgares qui sont écrasés à la bataille de Velbuz (1330). La Serbie connaissait alors son apogée sous le règne de Dusan. Les villes de Macédoine tombèrent les unes après les autres (Ohrid, Prilep, Strumica, Kastoria) tandis que Thessalonique était menacée.

Du côté turc, la situation n'était guère plus rassurante. En 1326 les Osmanlis font de Prusa leur capitale. Puis ils s'emparèrent des villes de Nicée (1331) et de Nicomédie (1337).

Nouvelle guerre civile

À la mort d'Andronic III, son fils Jean V n'avait que neuf ans et le grand domestique Jean Cantacuzène assurait *de facto* la régence. Anne de Savoie, mère du jeune empereur, et le patriarche Calécas profitèrent de l'absence du grand domestique, parti en

expédition en Grèce, pour faire un coup d'État et déclarer Cantacuzène *ennemi de la patrie*. Se joignit à eux Alexis Apokaukos, l'ancien partisan d'Andronic III dans les guerres civiles antérieures. C'était un homme de modeste condition qui avait été comblé de richesses par Jean Cantacuzène. Il avait le titre de grand duc et il gouvernait la capitale. Ce coup d'État entraîna une nouvelle guerre civile dont Byzance ne se remit jamais. Elle épuisa ses forces et fit intervenir les plus dangereuses puissances étrangères.

La lutte pour le pouvoir se doubla d'une crise religieuse qui, à Byzance, est toujours liée au politique et qui prit une ampleur et une violence rappelant les grandes convulsions des crises christologiques des premiers siècles. Enfin cette crise comporta une dimension sociale.

L'hésychasme était une doctrine spirituelle affirmant la possibilité pour le Chrétien orthodoxe d'avoir une vision immédiate de la lumière divine, la lumière incréée, celle que contemplèrent les témoins de la Transfiguration du Christ sur le mont Thabor. Cette doctrine était soutenue par Grégoire Palamas. Son adversaire était le moine calabrais Barlaam. Ce débat sur la lumière éternelle épousa la division politique. À Constantinople en effet l'hésychasme fut interdit. Grégoire Palamas fut jeté en prison.

Il s'ensuivit que l'hésychasme fut du côté de Cantacuzène et de ses partisans, les grands aristocrates de Thrace. Ici intervient la composante sociale de la crise. Cette aristocratie était riche, ce qui la distingue très sûrement de ses adversaires, le parti de Constantinople et d'Alexis Apokaukos, qui rallia le peuple urbain. Toutes les villes furent touchées, surtout Thessalonique où une classe marchande commençait à émerger. Cette classe s'allia aux marins pour prendre le pouvoir et chasser les partisans de Cantacuzène. À Thessalonique les *Zélotes* organisèrent une administration autonome mais leur mouvement fut d'une violence extrême.

Jean Cantacuzène, homme d'État remarquable, représentant de la grande aristocratie, diplomate, écrivain et fervent adepte de l'hésychasme se battit vigoureusement contre la régence de Constantinople. Il se fit proclamer empereur en octobre 1341 à

Didymoteichos et devant une situation pratiquement désespérée se réfugia à la cour serbe. Les tractations aboutirent à une alliance (1342), néanmoins les choses ne tardèrent pas à se gâter, aussi Cantacuzène se tourna-t-il vers les Turcs. En 1345 il était maître de la Thrace. La même année Alexis Apokaukos meurt à Constantinople et Thessalonique est dans la tourmente.

C'est alors que Dusan prit Serrès, événement capital qui inaugura une longue suite de conquêtes représentant plus de la moitié du territoire byzantin. Dusan, conforté dans son rôle de successeur de l'empire déchu, se fit couronner par le patriarche serbe nouvellement créé le dimanche de Pâques 16 avril *comme basileus de Serbie et de Roumanie* avec la reconnaissance des moines de l'Athos. Il s'agissait donc aussi de l'héritage spirituel de l'empire byzantin.

Jean Cantacuzène fit son entrée à Constantinople le 3 février 1347. Le 13 mai, il reçut la couronne impériale du patriarche. Il maria sa fille Hélène à Jean V Paléologue. Ainsi, frère spirituel d'Andronic III, il devient désormais le père spirituel du jeune Jean V. Le concile des Blachernes en 1351 reconnaît l'hésychasme comme partie intégrante de l'orthodoxie. Néanmoins la gloire de Jean Cantacuzène et des hésychastes s'accompagnait de la misère la plus totale: au couronnement de Cantacuzène on but dans des gobelets de plomb et de terre. Pour couronner le tout la peste s'abattait à Constantinople en 1348.

Agonie d'un empire et Fleur de renaissance 1350-1453

Les débris d'un empire

Quand Jean VI Cantacuzène règne à Constantinople, c'est un empire ruiné, qui n'a plus que le nom d'empire. En fait c'est un petit État que gouverne l'empereur byzantin, d'autant plus petit qu'il est disloqué. Sous son règne et celui de Jean V on ne peut plus parler *de politique byzantine*. La politique des Cantacuzènes et des Paléologues est une lutte ouverte de rivalités intestines entre les deux dynasties ou même à l'intérieur de la dynastie en ce qui concerne les Paléologues. Ces luttes reflétaient les antagonismes entre les Génois et les Vénitiens, avec l'enjeu que re-

présentait l'espace économique autour de Constantinople et de la mer Noire, le tout arbitré par les Turcs qui désormais s'établissent en Europe. L'entreprise intelligente et courageuse de Jean Cantacuzène de construire une flotte byzantine capable de concurrencer les Génois pour renflouer l'économie se solda par l'anéantissement de la toute nouvelle flotte par les Génois en 1349. C'était l'aveu d'un État tellement faible et voué à une mort si prochaine que les Vénitiens en 1354 présents à Constantinople annoncèrent que l'empire était prêt à se soumettre à n'importe qui: à Venise, à la Hongrie, voire à la Serbie.

Le territoire byzantin se réduisait alors à la Thrace et aux îles du nord de l'Égée, à Thessalonique et au Péloponnèse. Ces terres étaient séparées les unes des autres par des terres étrangères. De plus la Thrace était complètement ruinée.

L'autorité impériale était également divisée en un régime familial, c'est ce système que l'on appela la *souveraineté collective dynastique*. Le Péloponnèse désormais institué en *despotat de Morée* revint au second fils de Jean VI Cantacuzène, Manuel. Son fils aîné Mathieu reçut un domaine en Thrace occidentale. Si Cantacuzène tentait de renforcer par ce biais sa maison face à celle des Paléologues, il faut dire qu'il n'y avait plus d'autre moyen pour cet empire disloqué qu'une administration familiale. Ce système va perdurer sous les Paléologues après l'abdication de Jean VI Cantacuzène.

En effet à la suite de luttes dynastiques complexes entre Jean Cantacuzène, son fils Mathieu et Jean V Paléologue, au cours desquelles on vit les deux camps s'appuyer à nouveau sur les forces étrangères, Jean Cantacuzène et ses alliés turcs l'emportèrent et paradoxalement cette victoire précipita la chute de Cantacuzène. Ni la proclamation de Mathieu comme empereur (1353), ni même son couronnement (1354) ne pouvaient faire oublier l'installation désormais des Turcs à Gallipoli qui semait un vent de panique à Constantinople, par ailleurs attachée à Jean V Paléologue. Enfin l'intervention des Génois fut décisive: le corsaire Francesco Gattilusio restaure Jean V sur le trône et en échange épouse la sœur de l'empereur, Marie, qui apporte en guise de dot l'île de Lesbos. Jean Cantacuzène fut forcé d'abdiquer, mais la Morée resta sous le gouvernement de son fils Manuel jusqu'en 1380.

L'inevitable avance turque et les voyages de Jean V en Occident

Quand, à la mort de Dusan (1355), l'empire serbe se désagrège et que désormais aucune puissance n'est capable de tenir tête à l'avancée des Turcs, Jean V rejoue la carte de l'Union, pensant sans doute que c'était la seule façon de sauver ce qui restait de Byzance. Mais la situation était très différente de celle qui avait présidé à l'Union de Lyon. En effet, l'empereur demande l'aide de la papauté contre des Infidèles, sur lesquels la papauté n'a aucune force spirituelle. Tout ce qu'elle peut faire, c'est demander aux États occidentaux d'envoyer des hommes et au mieux de préparer une croisade. À la suite des nouvelles avancées des Turcs qui prennent les villes de Thrace les unes après les autres avant de s'installer à Edirne (Andrinople), Jean V commença la tournée des princes européens pour solliciter une aide. Sous l'influence de son cousin Amédée de Savoie, il se rendit à Rome où il embrassa la foi catholique (oct. 1369). Comme il n'engagea pas l'Église, il n'obtint rien. Au retour, il est emprisonné à Venise pour dettes. C'est dire la misère de Byzance.

Les empereurs byzantins: des vassaux turcs, des jouets aux mains des républiques italiennes

Le temps vint alors pour les souverains des petits États balkaniques dont faisait partie maintenant l'empire de Constantinople de prêter aide militaire au sultan. En effet la défaite de la Marica où le despote serbe de Serrès Jean Ugljesa et son frère le roi Vukasin tombèrent sur le champ de bataille ne signa pas seulement la perte de la Macédoine, mais le début de la vassalité des princes chrétiens des Balkans, que l'ultime défaite de Kosovo (15 juin 1389) étendit aux princes serbes restés indépendants. Outre l'aide militaire, la principauté vassale qu'était désormais l'empire devait verser le tribut annuel, le *haradj* qui allait peser de plus en plus lourdement sur un État ruiné dont les revenus, c'est-à-dire les droits de douanes, étaient aux mains des Génois et des Vénitiens. Enfin le sultan a désormais le rôle d'arbitre entre ses vassaux, donc entre les membres de la famille impériale toujours aussi dévorés par leurs querelles internes.

*Le règne de Manuel II (1391-1425)**L'humiliation*

Avant même de monter sur le trône la première humiliation pour Manuel II fut de devoir aider le sultan Bajazet en tant que son vassal à prendre la ville de Philadelphie, dernière place byzantine d'Asie mineure. De plus il ne fut autorisé à rejoindre Constantinople et à monter sur le trône pour succéder à son père, Jean V mort en février 1391, qu'en prêtant serment de fidélité et à peine monté sur le trône il dut repartir en campagne aux côtés de Bajazet, laissant la régence à sa mère Hélène Cantacuzène (juin 1391).

Que le successeur du grand Constantin fût vassal des Turcs ne manqua pas d'impressionner les contemporains, notamment ceux de foi orthodoxe. Au Grand Prince de Moscou Vasilij I, qui disait nous avons une Église, nous n'avons pas d'empereur ne voulant plus désormais reconnaître les prétentions de l'empereur byzantin à la souveraineté universelle, le patriarche de Constantinople continuait d'affirmer le caractère exceptionnel de celui qui a été oint comme empereur des Romains, seul empereur des Chrétiens. La continuité de l'absolue conviction en la dyarchie de l'Église et de l'État et en la suprématie universelle des deux chefs est tout à fait extraordinaire en une époque où l'empereur est à la fois humilié et sans pouvoir.

Les voyages en Occident

Manuel ressentit profondément les conséquences de l'échec de la grande croisade levée par le roi hongrois Sigismond, qui réunissait une force de cent mille hommes, principalement les chevaliers français et les Hongrois, et qui se termina par un massacre épouvantable (Nicopolis, septembre 1396), mais Byzance aux abois avait besoin de l'aide militaire de l'Occident et continua sa quête.

Tout d'abord ce fut le Patriarche qui fit appel aux États de l'Europe centrale et de l'Est: à Jagellon, Grand duc de Lituanie et roi de Pologne, au métropolitain de Kiev pour servir d'intermédiaire et évidemment à Sigismond de Hongrie que les Byzantins considéraient toujours comme le chef présumé de la future expédition militaire.

L'empereur Manuel II se chargea quant à lui de faire appel aux États occidentaux, notamment à la France et à l'Angleterre, d'abord par voie d'ambassades en 1397 et 1398. En 1399 Charles VI envoya une petite force de 1200 guerriers sous le commandement de Jean le Meingre, dit Maréchal Boucicaut. C'est ce dernier qui poussa Manuel II à entreprendre le voyage en France pour demander de l'aide de vive voix.

Manuel partit en décembre 1399, fit route par le Péloponnèse où il laissa sa femme et ses deux fils, passa par Venise, remonta l'Italie et arriva à Charenton le 3 juin 1400. Il fut splendidement reçu par Charles VI, logea au Louvre et ouvrit des contacts avec d'autres pays notamment l'Espagne, tout en allant lui-même rendre visite à la cour d'Angleterre (hiver 1400-1401). Son second séjour à Paris fut aussi infructueux que le premier: au bout de deux ans l'empereur byzantin n'intéressait plus personne. Opportunément la bataille d'Angora qui fit tomber Bajazet sous la coupe de Timour le 28 juillet 1402 le pressa de rentrer.

La renaissance à Constantinople et à Mistra

La défaite des Ottomans face aux Mongols permit de souffler, aussi bien à Constantinople, qu'à Thessalonique qui revint à l'empire, ou à Mistra qui connaît un essor sans précédent.

En effet, grâce à leur gouvernement clairvoyant et à leur incessante activité militaire aux dépens de leurs voisins, notamment la principauté navarroise d'Achaïe, les despotes qui s'étaient succédés, surtout Manuel Cantacuzène de 1348 à 1380 et les deux Théodore Paléologues, frère et fils de Manuel II (le premier de 1382 à 1407, le second jusqu'en 1443) firent de la principauté de Morée une réelle puissance byzantine capable de se défendre contre les Turcs. L'importance de Mistra ne fit que croître avec ses nombreuses constructions monumentales. Monemvasie, port et forteresse, terre de double culture occidentale et byzantine, joua également un rôle extrêmement important. A l'occasion de son voyage en Morée Manuel II en 1415 fit élever en travers de l'isthme de Corinthe une longue et puissante muraille, l'Hexamilion, censée protéger la péninsule des attaques venant du continent. C'est l'époque de l'*utopie* de Gémisté-Pléthon, qui nie les valeurs chrétiennes, rêve d'une résur-

rection de l'hellénisme et apporte le modèle d'un État calqué sur la République de Platon, que son disciple, le despote Constantin Dragasès, futur et dernier empereur de Byzance, n'eut pas le temps de transposer dans la réalité. A Mistra également vécut les derniers historiens de Byzance, Georges Sphrantzès et Laonikos Chalkokondylis.

Si Constantinople, en comparaison de la Morée, était bien appauvrie avec ses maisons ou monastères abandonnés, l'activité littéraire et humaniste était alors si féconde qu'elle nous paraît comme une fleur qui pousserait dans un champ de décombres.

Manuel était, en effet, l'un des plus grands empereurs lettrés de Byzance et il était également l'un des plus grands intellectuels de son temps. Son précepteur fut Démétrios Kydonès, archevêque de Thessalonique, partisan de l'Union, mais aussi philosophe, humaniste et l'un des écrivains les plus féconds du XIV^e siècle. Il réunit autour de lui le mystique hésychaste Nicolas Cabasilas, le grand érudit Manuel Chrysoloras, qui participa à la première Renaissance italienne, l'humaniste et futur cardinal Bessarion. Cet entourage lui souffla peut-être l'idée de la fondation du *Mouseion*, soit le Musée Universel, car toutes les disciplines classiques (grammaire, rhétorique, sciences exactes, médecine) y étaient enseignées. S'y illustrèrent des enseignants prestigieux dont Georges Scholarios, Jean Argyropoulos, spécialiste d'Aristote, professeur de philosophie et de médecine et Michel Apostolis, son disciple. Avant la chute de Constantinople, le *Mouseion* recrutait en Italie à la fois élèves et professeurs. Après la chute, la plupart des personnages cités se retrouvent en Italie.

La fin annoncée de l'empire

Tandis que brillait l'élite humaniste de Constantinople et de Morée, Byzance finissait sa course et cela de façon prévisible depuis plus de cinquante ans. Après les troubles consécutifs à la défaite d'Angora en 1402 dans l'empire osmanli, l'accession au trône de Murad II (1421-1451) signifia la mort prochaine de la capitale dont rêvait le sultan. Les événements furent une suite de coups de plus en plus durs: en 1423 l'Hexamilion est détruit et la Morée est ravagée; en 1430 Thessalonique tombe définitivement alors que la ville s'était donnée aux Vénitiens en 1423.

Sous la pression extrême des Turcs, l'empereur Jean VIII (1425-1448) dut recourir une fois de plus à la politique de l'Union des Églises espérant par là l'aide occidentale si souvent promise en échange. Le 24 novembre 1437, une délégation grecque s'embarque pour l'Italie. L'empereur Jean VIII, le patriarche Joseph II, le futur cardinal Bessarion, mais aussi le grand champion de l'orthodoxie et évêque d'Éphèse, Marc Eugénikos, sont du voyage. Au concile œcuménique réuni à Florence l'Union fut proclamée (juillet 1439). Les décisions n'eurent aucun résultat: le peuple orthodoxe se dressa contre les accords de Florence non seulement à Constantinople, mais aussi partout en Grèce et en Russie qui conteste désormais à Byzance son titre à diriger le monde orthodoxe. En retour, la croisade dirigée par le voïvode de Transylvanie Jean Corvin-Hunyadi, le roi Vladislav III, le jeune Jagellon, qui réunissait sur sa tête les couronnes de Pologne et de Hongrie et enfin le despote serbe Georges Brankoviç expulsé de son pays, marcha d'abord victorieuse à Nis, puis à travers la Bulgarie et la Thrace. En même temps en Albanie Skanderberg prenait la tête du mouvement de libération. Le despote Constantin à Mistra relevait l'Hexamilion détruit par les Turcs en 1423, s'emparait de Thèbes et d'Athènes. Murad II signa avec les chefs de la croisade un armistice de dix ans. Mais Jagellon encouragé par le pape rompit l'armistice et se dirigea vers la mer Noire avec des forces amoindries et le 10 novembre 1444 la terrible défaite des Chrétiens à Varna où tomba Jagellon signa la fin de tous les espoirs et la chute prochaine de Constantinople.

1453

A la mort de son frère Jean VIII, Constantin Dragasès le despote de Morée fut couronné empereur à Mistra (6 janvier 1449) et deux mois plus tard il faisait son entrée à Constantinople. L'avènement, à la mort de Murad II, de son fils Mehmet II (février 1451) sonna le glas de l'empire byzantin. Constantin XI tenta de ranimer l'Union manquée. Isidore, l'ancien métropolite de Kiev, qui avait fui le Grand Duché de Moscou et était devenu cardinal romain, vint à Constantinople proclama l'Union à Sainte Sophie. C'est alors que l'un des plus hauts fonctionnaires de l'empereur traduisit le sentiment de détresse du peuple byzantin

en s'exclamant: *Plutôt voir le turban turc au milieu de la capitale que la mitre latine.*

En avril 1453 Mehmet II met le siège devant la ville. Constantin XI se battit héroïquement et préféra mourir que se rendre. La ville tomba le 29 mai et fut abandonnée au meurtre et au pillage trois jours durant. C'en était fini de l'empire byzantin fondé par le Grand Constantin.

Articoli/Articles

THE SURGICAL INSTRUMENTARIUM
OF LEON IATROSOPHISTES

LAWRENCE J. BLIQUEZ
University of Washington, USA

SUMMARY

This study examines the surgical operations in the ninth century treatise Synopsis of the Medical Art authored by Leon Iatrosophistes, with particular attention to the instruments required. It is argued here on the basis of this and other relevant Byzantine texts that the surgeons of the Middle and Late Byzantine Periods had available most, if not all, of the instruments employed in the Roman Empire and the Early Byzantine Period. Based on these findings, it is also maintained that the state of the surgical art throughout Byzantine times remained more or less at the same level of expertise.

The object of this paper is to ascertain what kind of surgical instruments were used by Byzantine physicians. While the emphasis throughout is on the Middle Byzantine Period, and in particular on the ninth century, the conclusions reached probably apply to the Late Byzantine Period as well. The task is not easy because material evidence for Byzantine surgery from the seventh century on is very hard to come by. In stark contrast to the Roman Empire, surviving Byzantine objects identifiable as instruments used for surgical or pharmaceutical purposes are few. And, to make matters worse, the true functions and/or dates of many of those so identified are uncertain¹. The reason for the lack of material evidence is mainly due to a change in burial customs: whereas Romans from the first through the fifth centuries frequently buried dead physicians with some or all of their *instrumentaria*, Byzantines did not. Moreover, sealed settlement sites like Pompeii, in which so many marvelous tools were

Key words: Byzantine Surgery – Instruments – Leon Iatrosophistes